
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 26/2 (1999)

DOI: 10.11588/fr.1999.2.47467

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Manfred ASENDORF, Rolf VON BOCKEL (Hg.), *Demokratische Wege. Deutsche Lebensläufe aus fünf Jahrhunderten. Ein Lexikon*, Stuttgart (J. B. Metzler) 1995, XI-746 p.

»Dictionnaire pour servir à l'histoire allemande de la démocratie«, non »musée des démocrates«: c'est ainsi que M. ASENDORF et R. VON BOCKEL présentent cet ensemble de biographies rédigées par plus de 200 chercheurs allemands et étrangers. Les contributions, assez étoffées (2 pages en moyenne), décrivent la vie, mais surtout l'engagement politique, intellectuel, moral de 420 Allemand(e)s entre la Réforme et le milieu du XX^e siècle.

L'entreprise n'était pas sans risque, et les concepteurs de l'ouvrage s'en expliquent dans un avant-propos (assez bref), dans lequel est justifiée l'expression »Parcours démocratiques«, qui est le titre de ce dictionnaire. »Parcours« (Wege) ne fait pas problème. Les auteurs ne visent pas à l'exhaustivité biographique, mais à la signification des vies décrites, qui s'inscrit dans l'émergence de ce que nous appelons *aujourd'hui* »démocratie«. Ainsi est d'emblée réfutée l'objection de l'anachronisme lexical ou celle d'un flou théorique qui ferait se côtoyer indûment R. Luxemburg et K. Adenauer. C'est aussi souligner que la démocratie a une très longue histoire, qu'elle est d'abord un processus, marqué de contradictions, de progrès et de régressions. Les auteurs ont choisi le parti pris de considérer comme »démocratique« tout engagement, par la pensée comme par l'action, au service de la »liberté« et de l'»égalité« – tout en soulignant justement que ces deux concepts sont multiformes et peuvent même s'annihiler mutuellement. C'est donc une longue suite de réflexions et de luttes que retrace cet ouvrage. S'y ajoute l'intention (proclamée) de marquer la place qui revient à l'histoire allemande dans la longue genèse de la démocratie, ce qui d'ailleurs n'est plus guère contesté aujourd'hui. L'approche des auteurs n'est pas exclusivement historique. Les parcours décrits évoquent évidemment, en premier lieu, des combats politiques ou sociaux, en particulier ceux du XIX^e et du XX^e siècle, menés par des parlementaires, des syndicalistes, des chefs de partis, des hommes d'Etat, mais aussi des »rebelles«, des hommes et des femmes qui payèrent parfois de leur liberté ou de leur vie leur résistance à toute forme de tyrannie ou d'oppression. Une large place est faite également – cela s'imposait – aux théories et aux doctrines, et le champ balayé est vaste, puisqu'il réunit non seulement les différentes conceptions du parlementarisme, du socialisme ou du communisme, mais aussi l'absolutisme éclairé, le romantisme politique, la philosophie, la théologie, les théories économiques et sociales, l'émancipation des femmes. Une des originalités de l'ouvrage est d'enrichir les sources proprement historiques par des plongées dans la littérature (roman, théâtre, poésie) ou l'histoire culturelle, particulièrement indispensables pour le XVII^e et le XVIII^e siècle, quand la pensée pouvait encore se permettre d'évoluer dans l'universalité. Le concept de démocratie est ainsi replacé dans le temps long de l'histoire, ce qui permet aussi de restituer leur dû à des personnages méconnus, voire oubliés sinon de quelques spécialistes (citons au hasard Unzer, Riedel, Butenschön, Afsprung, Vagts, Ledebour...). On se réjouira de trouver les noms d'Erika Mann, de Marie Raschke, de Katharina Staritz, d'Edith Stein, de Klara Caro. On pourrait en citer beaucoup d'autres. On aurait aimé que soit évoquée aussi, par exemple, une personnalité comme celle de Kurt Huber, ce professeur de philosophie de l'Université de Munich, guillotiné en 1943 *en tant que résistant*, et dont l'enseignement a joué un rôle majeur dans l'engagement de Sophie Scholl et de ses camarades. Ou celle de Kurt Tucholsky, qui parla si magnifiquement de démocratie. Mais énumérer les oublis d'un dictionnaire est un jeu facile, mieux vaut souligner la richesse de ce répertoire, relever aussi le plaisir qu'éprouve le lecteur à trouver pour chaque nom le portrait correspondant. On pourra regretter toutefois que les bibliographies suivant chaque article ne soient pas toujours parfaitement à jour. Il y manque en particulier trop souvent les ouvrages étrangers, ceux qui, semble-t-il, n'ont pas été traduits en allemand (par exemple sur Forster, Scume, Knigge, Görres).

Pour l'ensemble de l'ouvrage, ce n'est pas la notoriété qui a dicté les choix opérés, mais l'adéquation des biographies au fil conducteur défini dans l'avant-propos. Dans cette pers-

pective se présentait toutefois un écueil, que certaines contributions ont été malhabiles à éviter: celui de la réduction. Ecrire, par exemple, que Knigge voulait que les Etats allemands »soient réformés par des princes éclairés« est juste, mais qualifier ces Etats de »réactionnaires« et ajouter qu'il souhaitait »la participation démocratique du peuple à ses affaires« manque pour le moins de rigueur: non seulement il resterait à préciser ce que Knigge aurait entendu par »réactionnaire« s'il avait connu le mot, mais c'est oublier aussi que pour lui le »peuple« se réduisait à la très mince fraction d'une élite cultivée, et qu'il n'utilisa (à partir de 1792) le terme de »démocrates« que pour les assimiler aux »enragés », que (comme beaucoup!) il haïssait.

D'une manière plus ou moins explicite selon les contributions, le contenu du concept de »démocratie« est saisi par rapport au sens le plus avancé qu'il a dans le langage d'aujourd'hui. Un exemple particulièrement parlant est celui du texte consacré à Adenauer. L'auteur constate évidemment son double refus du national-socialisme et du socialisme. Mais il n'oublie pas aussi de noter dans son appréciation politique de la République de Weimar finissante »certaines sympathies pour le fascisme italien«, précision qui n'est pas neutre et qui projette une ombre portée déplaisante sur les choix politiques du chancelier après 1949. Le non-dit n'est, on le sait, jamais innocent. C'est tout de même dans »l'Allemagne d'Adenauer« que des hommes comme Kantorowicz ou Abendroth (qui ont leur juste place dans l'ouvrage) ont pu rester eux-mêmes – ce qui leur fut refusé dans l'Allemagne qui se disait »démocratique«. Que la vie démocratique en RFA ait pu prendre un élan nouveau dans les années soixante coïncide certes avec la fin de l'»ère Adenauer«, mais s'inscrit aussi tout simplement dans le renouvellement des générations. L'Etat construit en 1949 dans les zones occidentales a été assez »démocratique« pour épouser cette évolution. Ce ne fut pas le cas dans »l'autre Allemagne«. Au fait, pourquoi n'avoir consacré aucun article à Ulbricht, à Pieck ou à Grotewohl? Autre exemple: faire de Müntzer le chantre de la »souveraineté populaire« ou de Luther un »réactionnaire« présente le risque non seulement de déconnecter leurs positions politiques et sociales des réalités de leur époque, mais tout simplement de les situer en dehors du cadre mental qui était le leur. L'un et l'autre sont des théologiens, leur temps est fondamentalement dominé par les représentations religieuses. C'est en théologiens et en »soldats de Dieu« qu'ils ont appliqué à un phénomène politique et social, qu'ils ne comprenaient pas, les catégories qui leur étaient familières. Müntzer a certes payé cher son amour des pauvres (celui que prône l'Évangile ...), mais son rêve d'égalitarisme théocratique doit-il être considéré comme le *nec plus ultra* de la démocratie? Quant à Luther, il a été odieux avec les paysans révoltés, et cela fut certes très longtemps tu. Il n'en détestait pas moins les princes tout autant que Müntzer. Mais pour l'avenir de sa Réforme, en quête d'un Dieu et non d'un Etat, il craignait le second plus que les premiers. La haine qui les a séparés relève du fanatisme religieux plus que d'une opposition au départ politique. Et Luther n'a-t-il pas aussi semé une graine que sut bien récolter la démocratie dans l'Allemagne des années 1980 ...? Bref, on aurait aimé, au niveau de la conceptualisation, parfois plus de rigueur et de nuance.

Il serait pourtant tout à fait injuste, et de surcroît malhonnête, de reprocher aux auteurs une conception monolithique de la démocratie. D'excellentes analyses des parcours de Hegel, de Marx, de Bebel, des deux Liebknecht, de Kautsky, de Bernstein, de Rosa Luxemburg, de F. Ebert et de beaucoup d'autres font ressortir à la fois leur importance dans l'émergence du débat démocratique et leurs limites. En particulier, les contradictions entre l'idéal et la pratique sont souvent mises en évidence, sans crainte de dévoiler les petits côtés de grandes figures (Bebel et la gestion très capitaliste de sa fortune ...), les ambiguïtés de leurs attitudes (Stergerwald ...), voire les aspects potentiellement totalitaires des positions parfois défendues par des personnages encore volontiers considérés comme les plus purs représentants de la tolérance démocratique. Il est par exemple rappelé que la célèbre formule attribuée à Rosa Luxemburg sur »le droit de penser autrement« n'est attestée nulle

part, au contraire de son appel, en 1909, à »exécuter sans faire d'embarras« les adversaires politiques.

Indéniablement engagé, l'ouvrage invite donc au débat, et c'est dans cet esprit que s'inscrivent nos quelques remarques critiques. Mais on sait que »critiquer« un dictionnaire est aisé, il l'était beaucoup moins de le concevoir et de le mener à bien. L'image d'une Allemagne vouée à un incurable »Obrigkeitsdenken« appartient, heureusement, depuis longtemps au passé. Trop répandue encore est l'idée que la pensée démocratique n'y prend naissance qu'au XIX^e siècle. Sur un plan plus général prévaut (pas seulement pour l'Allemagne, d'ailleurs) l'idée que la politique est avant tout l'affaire des politiciens, aidés par des alliés en quelque sorte »périphériques«, comme par exemple les syndicalistes. C'est cette approche réductrice que les auteurs de ce dictionnaire ont voulu mettre en question. En filigrane, c'est la conviction que la »démocratie« n'est pas seulement une conquête politique, mais qu'elle est au cœur de la vie collective, et que la seule interrogation qui vaille est celle qui vise à rendre l'humanité plus libre et plus fraternelle. Une histoire de la pensée politique allemande reste à écrire. Elle devra s'appuyer sur cette somme de références, qui constitue une stimulante histoire des »hommes allemands de la liberté et de la fraternité«. Que les auteurs veuillent bien considérer cette constatation comme un éloge.

Pierre-André BOIS, Reims

Hugues NEVEUX, *Les révoltes paysannes en Europe XIV^e–XVII^e siècle*, Paris (Albin Michel) 1997, 327 S. (L'évolution de l'humanité).

Man kann ein solches Werk sicher mit verschiedenen Intentionen in die Hand nehmen, unter anderem mit einer enzyklopädischen. Dann sollte man mit dem Anhang beginnen. Dort sind etwa 170 »Révoltes« aufgelistet – von der Eidgenossenschaft des Jahres 1291 bis zu den »Bonnets Rouges« in der Bretagne des Jahres 1675. Fett gesetzt sind in der Liste diejenigen Vorfälle, die die Historiographie als »erheblich« zu charakterisieren gewohnt ist: u. a. die beiden Eckdaten, diverse »Bauernkriege« (Jacquerie, England 1381, Ungarn 1514, Hl. Römisches Reich 1524/26, Schweiz 1653) u. a. m. Nicht alle diese Ereignisse werden allerdings im Text vorne mit der gleichen Aufmerksamkeit behandelt, der ungarische Bauernkrieg wird z. B. kaum erwähnt. Andererseits werden Phänomene kleineren Maßstabs an verschiedenen Stellen genauer unter die Lupe genommen, z. B. bäuerliche Klagen in der brandenburgischen Herrschaft Plattenburg-Wilsnack (vornehmlich in den achtziger Jahren des 16. Jhs.).

Was ein Blick auf die Auswahl bereits andeutet, wird durch den Duktus der Studie bestätigt. Es handelt sich nicht um eine »ausgewogene« Überblicksdarstellung, in der einzelne Aufstände oder Revolten mit gemeinsamen Fragestellungen konfrontiert und einer vergleichenden Analyse unterzogen werden. Wie der Aufstand der »Bonnets Rouges« im einzelnen organisiert wurde, wie die Teilnehmer an »Kett's Rebellion« vorgingen, wird man im vorliegenden Band vergeblich suchen. Es handelt sich stattdessen um eine stark problemorientierte, essayistisch argumentierende Studie, die auch methodologische und theoretische Exkurse nicht scheut. Der Essay-Charakter wird durch einen Blick auf das Literaturverzeichnis unterstützt. Unter dem Buchstaben »N« finden sich neben sieben Arbeiten des Verfassers nur noch zwei weitere Angaben.

Dem hohen Niveau der Argumentation tut dies paradoxerweise keinen Abbruch. Man könnte die Lakonie der Liste daher auch als Ausdruck des Bestrebens verstehen, »Ballast« abzuwerfen, um jenseits der gewohnten Materialschlachten den Gedanken freien Raum zu geben. Etwas anders zu bewerten ist die Tatsache, daß die verschiedenen Teile »Europas« nicht gleichmäßig zu Wort kommen. Der Schwerpunkt liegt auf England, Frankreich, der Eidgenossenschaft und dem Reich. Andere zum Thema »einschlägige« Territorien, z. B.